

## Visage retrouvé

Wajdi Mouawad

---

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Mouawad, W. (2004). Visage retrouvé. *Brèves littéraires*, (67), 15–19.

# WAJDI MOUAWAD

## Visage retrouvé\*

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon*

Le vent souffle en rafales. Il m'arrache les yeux. Me rend aveugle. Je continue tout de même à marcher, mais ce n'est plus moi qui marche. L'hôpital est là. Quelque chose en moi m'y conduit. Ma vie au complet. Je sais qu'elle a été pensée pour me mener aujourd'hui en cet endroit. Je voudrais fuir. Au soleil. Mais c'est impensable. Fuir est impensable. Même dans ma tête. Rien. Pourtant, dans la tête, on peut fuir très loin, mais là, rien à faire. Je n'ai pas la volonté. Je suis trop petit. Pour rebrousser chemin, il me faudrait la force de lutter contre tout le mouvement de mon existence. Un seul geste dans la direction opposée et je serais décapité. Trop d'accélération me porte depuis si longtemps. La Terre qui se met à tourner en sens inverse. Cyclone, tempête et fin du monde. Je traverse la dernière rue. Je la traverse. L'hôpital est là. Je suis Perceval, la blessure au cœur, qui revient vers la forteresse. Arthur meurt et je n'ai pas trouvé le Graal. Mes mains ne tiennent rien. Elles sont crispées au fond de mes poches et j'avance la tête baissée, le corps courbé dans les brusques risées

---

\* Éditions Leméac/Actes Sud, Montréal, 2002, p.180-182, 191-192.

du vent contraire. Le jour est loin. Il fait tellement froid que je n'arrive plus à voir. Peut-être qu'il fait jour. Je n'en sais rien. Il y a des nuits éternelles. Ce sont des choses que l'on sait d'instinct. La lumière du jour est incertaine. Elle ne me concerne plus. La lumière du jour ne me concerne plus. Je marche et je rigole. Cette pensée est une erreur. La lumière de ce jour ne concerne que moi et ce n'est que pour moi que ce jour porte si bien son nom.

Je le sais. Je le sais parce qu'au fond je m'en fous. C'est rien que des mots. Que des mots. Des mots qui ont mangé toute la place. Pour cacher l'horreur. Déguiser. Toujours faire semblant. J'aurais aimé qu'elle crève sans bruit. Crise cardiaque ou thrombose, noyade ou accident d'auto. Quelque chose de sec, de net, définitif du premier coup. Sans symptômes avant-coureurs, ni traitements, ni chimio, ni radio, ni rien, ni merde. Pas de temps qui passe. À peine le temps de dire ouf. Faut être orgueilleux pour mourir d'un cancer. C'est long. C'est chiant et ça fait chier. Je le sais. Combien de fois, merde, elle m'a appelé en hurlant en pleine nuit : Wahab ? Wahab ? Et moi, d'un coup, arraché au sommeil, ramené d'un geste sur le continent de la conscience, enlevé des bras de l'oubli, j'arrivais dans sa chambre. Les autres dormaient. Mon père ronflait. Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai mal, Wahab ! Où ça ? Mon Dieu, j'ai mal. Où tu as mal ? J'ai mal. On tournait en rond et moi je ne savais plus si j'étais endormi ou éveillé. Depuis quelque temps, elle avait investi mes nuits et je rêvais qu'elle m'appelait et que je me levais. Le mouvement me réveillait et je voyais que j'étais dans mon lit. Parfois, elle m'appelait vraiment. Avec le

temps, la différence entre le rêve et la réalité s'est estompée. La mer et le ciel lorsqu'ils se confondent à l'horizon. Même couleur. Plus de traits. J'ai mal, Wahab. Je sais. Masse-moi les pieds.

Je m'agenouillais au bout du lit. Un enfant qui prie.

Je commençais par lui caresser les chevilles. Des poils fins sous ma main. Avant, elle se passait la cire pour avoir les jambes douces. C'était il y a longtemps, avant même la métamorphose. Maintenant, elle n'avait plus besoin de se faire belle, elle allait mourir. Je lui soulevais ensuite la jambe et je lui massais le talon. Peau rêche. Peau morte. Ce talon qui avait tant servi, qui l'avait soutenue, était à présent inutile. Plus besoin. Puis, en pianotant des pouces, je massais la plante des pieds. L'arc. Là où la peau est si douce. Je m'appliquais. J'imaginai que sa douleur lui sortait du corps. Phosphorescence. Pas un espace que je ne caressais en y mettant toute la tendresse dont j'étais capable. Je me disais que le visage de ma mère avait beau être autre, elle avait toujours les mêmes pieds. Quand je pleurais, je retenais mon souffle pour qu'elle ne se doute de rien. Il fallait que la douleur sorte. La sienne. La mienne. À la fin, j'étais épuisé. Je recommençais à rêver. Je m'endormais, la tête sur ses pieds. Dans le meilleur des cas, elle s'évanouissait ; dans le pire, elle pleurait. La douleur était grande et il n'y avait rien à faire. Rien. Je restais là à la regarder brûler et je ne savais plus qui j'étais. Et parce que le silence qui s'installait était à vomir, à tuer, à égorger sans pitié, à écraser, je finissais par lui demander : « Qu'est-ce que je peux faire, mais qu'est-ce que je peux faire ? » et c'était comme lorsque

j'étais petit et que je revenais en pleurant pour trouver consolation entre ses bras. Mais là, ses bras étaient coupés et il n'y avait plus de consolation possible. Plus de consolation. Simplement le métal foudroyant de la réalité. [...]

Une infirmière arrive. Tout le monde se presse un peu pour lui faire de la place autour du lit. Elle se penche vers le visage qui meurt. La femme à la longue chevelure blonde râle toujours. L'infirmière lui caresse le front. Elle est calme. Rien de tout ça ne l'émeut. Les mauvaises langues diraient que c'est l'habitude. C'est vrai. Elle doit en voir mourir à longueur de journée. Mais qui a dit que les prostituées n'étaient pas capables d'amour sous prétexte qu'elles se font passer dessus huit fois par jour ? Les prostituées connaissent la valeur du verbe aimer. C'est pareil. L'infirmière connaît la valeur de la mort et ne s'émeut pas, parce qu'elle sait, elle, que c'est la seule manière de respecter les agonisants. Moi, si je pouvais être seul avec le corps de ma mère, je ne lui hurlerais pas des conneries. Au contraire, je lui parlerais à l'oreille. Je lui dirais de ne pas avoir peur. Je lui dirais que la mort est venue la chercher et qu'il n'y a pas d'émotions à avoir, car la mort vient pour tous. Je lui dirais, en chuchotant, que ce qu'on appelle la mort est venu. Je lui dirais de ne pas faire comme les oiseaux qui restent accrochés à leurs branches alors que les chasseurs sont là et qu'ils les ont en mire au bout de leurs fusils. Très bas à l'oreille, je lui dirais que l'on commence dans le ventre de sa mère et que l'on finit dans le ventre de la terre. Entre les deux, un peu de lumière et que c'est à présent son tour de lâcher

prise. Si je pouvais encore l'appeler par son nom, je lui parlerais : « Maman, je lui dirais, prends ton envol. » Et malgré ses râlements, dans les interstices de son souffle, je saurais qu'elle m'écoute, comme au temps précieux où je lui massais les pieds. Maman, nous sommes des oiseaux. Nous arrivons dans la vie en criant. En criant nous nous accrochons à notre branche. Et nous restons agrippés, agrippés, agrippés à cette branche. Tout le temps de l'existence, le sang coule de nos pattes, mais nous ne lâchons pas prise ! À nos côtés tous les autres. On les voit tomber. Et nous ne bougeons pas. Une fleur au milieu du champ nous fait dire : « Que la vie est belle. » Les autres tombent dans leur tombe et nous ne bougeons pas de notre branche. Les autres, on peut les battre, les blesser, les tuer, on reste agrippés parce que la tendresse sera peut-être là et elle sera peut-être pour nous. Mais pourquoi est-ce qu'on ne s'arrête pas ? Depuis longtemps, maman, tu as quitté ta terre natale pour chercher la vérité, et tu as trouvé haine, sang, massacre et maladie, et nous faisons comme les oiseaux, accrochés à la vie. Libère-toi, ma mère. Pas à pas, jusqu'au dernier, souffle ton dernier souffle et sois tranquille.

Tout cela est impossible. Je veux dire que je ne peux pas leur dire de sortir tous et me laisser seul avec elle, d'autant plus qu'ici, c'est le règne de l'émotion. Seuls ceux qui sont émus ont droit de parole. Je leur en foutrai de l'émotion, moi.